

FRANÇOIS-GUILLAUME
LORRAIN

SCARLETT

roman



Flammarion

FRANÇOIS-GUILLAUME
LORRAIN

SCARLETT

Publier le roman-fleuve de Margaret Mitchell était déjà une gageure, mais faire d'*Autant en emporte le vent* un film était pure folie. Des centaines de décors, de costumes et d'acteurs pour un film d'une longueur invraisemblable : un défi qui aurait pu ruiner David O. Selznick, son producteur mégalomane, bien décidé à réussir « le plus grand film de tous les temps ». Par-delà les tractations cocasses, les difficultés d'adaptation et les imprévus en tous genres, une question centrale s'invite au cœur des débats qui agitent les États-Unis : qui pour incarner Scarlett ? Trois années à voir défiler un bal d'actrices parmi les plus célèbres comme des milliers d'inconnues qui participent à ce casting homérique. Trois années où, à l'ombre des paillettes, Hattie McDaniel doit faire accepter à la communauté noire qu'elle préfère jouer le rôle d'une domestique plutôt que d'en être une.

Dans ce roman trépidant, François-Guillaume Lorrain fait revivre les affres, les plaisirs et les jours des protagonistes de cette aventure qui marqua l'âge d'or d'Hollywood : le moralement douteux David O. Selznick, la très obstinée Vivien Leigh, le flegmatique Clark Gable, et Hattie McDaniel, la première interprète noire oscarisée pour le rôle qu'on lui reprochait pourtant d'endosser.

Flammarion

Scarlett

DU MÊME AUTEUR

Romans

L'Élève troublé, Fayard, 1995.

L'Équipier, Fayard, 1997.

Les Enveloppes, Stock, 2015.

L'Homme de Lyon, Grasset, 2011 ; Le Livre de poche, 2013.

L'Année des volcans, Flammarion, 2014.

Vends maison de famille, Flammarion, 2016.

Le garçon qui courait, Sarbacane, 2017.

Vous êtes de la famille ?, Flammarion, 2019.

Louis XIV, l'enfant roi, XO, 2020.

Essais

Prolongations, Castor Astral, 2002.

Les Enfants du cinéma, Grasset, 2011, Le Livre de Poche, 2013.

Ces lieux qui ont fait la France, Fayard, 2015.

Ces autres lieux qui ont fait la France, Fayard, 2021.

François-Guillaume Lorrain

Scarlett

roman

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-7348-2

Pour Marie-Françoise Leclère, qui m'a donné ma chance.

Avertissement

Dans les années 1930, le cinéma hollywoodien se trouvait encore entre les mains de quelques studios et de leurs fondateurs, des Juifs polonais, russes, hongrois, autrichiens, qui s'appelaient Jack Warner, Sam Goldwyn, William Fox, Adolph Zukor... La plupart étaient nés en Europe et n'avaient qu'une idée très vague du septième art avant de mettre le pied sur le sol américain. Leurs usages relevaient parfois d'un système de troc. Par contrats, ils possédaient les acteurs et les actrices, qu'ils s'échangeaient à l'occasion d'un film.

Louis B. Mayer venait de Biélorussie et dirigeait la MGM. Il portait de toutes petites lunettes, mais percevait un salaire à la hauteur de son royaume, le plus puissant et le plus sophistiqué de tous, qu'il régenterait en tyran. En 1935, son associé David O. Selznick, fils d'un Ukrainien, s'en était allé créer sa propre société, la Selznick International Pictures. Il était aussi l'époux d'Irene, la fille chérie de Louis B. Mayer. Ces gens-là s'embrassaient et se trahissaient d'un même élan.

Et s'ils pensaient régner sur les rêves de l'humanité, leur propre rêve se résumait à l'espoir que leur prochain film leur rapporte davantage que le précédent.

Prologue

Le 6 avril 1917, l'entrée en guerre des États-Unis fut votée à Washington. Un télégramme secret émis de Berlin à destination du Mexique venait d'être intercepté : le Reich promettait à ce pays le Texas et la Californie s'il voulait bien se donner la peine d'asticoter son voisin du Nord. Avec l'assurance d'un prophète guidant son peuple dans le désert, le président américain Woodrow Wilson avait fait valoir un autre argument : maintenant que le tsar avait été renversé, plus rien n'empêchait les États-Unis de s'allier à une Russie débarrassée de son autocrate.

Ce changement de régime n'avait pas échappé à un producteur de cinéma de la Côte Est qui transmit à la presse un télégramme, dont il affirma haut et fort qu'il l'avait fait parvenir à un certain Nicolas Romanov, autrement dit le tsar en personne, fraîchement licencié du Kremlin. En voici à peu près le contenu :

Quand j'étais un pauvre petit garçon à Kiev et que vos policiers n'y allaient pas de main morte avec moi et mes coreligionnaires, suis parti en Amérique où j'ai fait

SCARLETT

fortune. Viens d'apprendre avec regret que là-bas, vous n'avez plus de boulot. Ne vous en veux pas pour ce que vos policiers m'ont fait, si vous venez à New York peux vous offrir de bons rôles dans des films. Salaire pas un problème. Réponse à mes frais. Salutations à votre famille. Signé Lewis J. Selznick.

Lewis J. Selznick, patron de la modeste World Film Corporation (WFC), était né Loïe Zeleznik à Kiev en 1872. Ou en Pologne en 1871. Ou bien à Kaunas en Lituanie en 1869. Peu importe. L'essentiel est qu'en posant le pied sur le Nouveau Continent, il avait troqué le *z* pour le *s* et laissé tomber le *e* : une excellente manière de devenir américain.

Son offre d'emploi ne reçut pas de réponse. Mais sur la Côte Est, où elle avait fait le tour des rédactions, on jugea que ce Selznick avait un sacré toupet. Ses rivaux dans la profession cinématographique, qui, à quelques variations géographiques près, Hongrie, Allemagne, Roumanie, avaient suivi les mêmes itinéraires transatlantiques, pestèrent contre la *chutzpah* de leur collègue, qui faisait honte aux Juifs en général et au septième art en particulier. Ce qu'ils ignoraient, c'est que ce texte, qui faisait l'aumône d'un *boulot* à un puissant souverain, ne devait rien à Lewis J., ancien vendeur de nickel plus à l'aise avec les chiffres qu'avec les mots, mais tout à son fils cadet, David O., qu'il avait propulsé à la tête de son service de publicité. Ce garçon de 15 ans, qui régnait déjà sur les communiqués de la WFC, trouvait tout à fait naturel de recruter le tsar comme un simple extra. Le monde était sorti de

ses gonds. La guerre industrielle faisait rage, des révolutions renversaient tout sur leur passage. Des gamins pouvaient bien prendre de haut des empereurs.

Ce 6 avril 1917, le jeune David s'était levé aux aurores, avait avalé un copieux petit-déjeuner, pris une douche glaciale et le ciel à témoin, comme son père le recommandait à tous ses employés, afin de stimuler leur confiance en l'avenir. Après un rapide crochet par le Hamilton Institute for Boys, l'adolescent avait regagné ses bureaux. Son algèbre, il la révisait avec les contrats d'annonce et d'affichage à négocier. Et les adaptations de classiques qu'il visionnait à longueur de journée lui tenaient lieu de culture littéraire.

Ce jour-là, son œil expert fut sollicité à propos de Mary MacLaren, une actrice de 20 ans que son père songeait à engager. L'exercice n'était pas pour lui déplaire. Après la projection du dernier film de cette demoiselle, il se précipita dans son bureau pour rédiger un compte rendu :

Cette Mary a l'air tout bonnement sinistre. Il n'est pas sûr que quelqu'un ressente le besoin pressant de payer quinze cents pour la regarder. À chaque fois qu'elle apparaît à l'écran, on a envie de lui dire d'aller se coucher. Dans le cas où vous ne souhaiteriez pas abaisser le niveau des productions de la World Film Corporation, je vous recommande fortement de vous abstenir. Votre très dévoué D.O.S.

Ce gamin était aussi laid que son intelligence était précocce. Un nez épaté, des dents de lapin, des lèvres épaisses

et un regard de bigleux lui faisaient une tête de chinchilla. Il y avait cependant son sourire. Un sourire de conquérant qui proclamait : je vais réussir, nous allons réussir, inutile de dire non au prince charmant. À sa naissance, sans doute souriait-il déjà. Sa grande taille tranchait également dans un milieu où les pontes, les Jack Warner, les William Fox, les Louis B. Mayer portaient des talonnettes. Il se dandinait tel un jeune ours, penché vers ses interlocuteurs et toujours souriant.

Toute famille a ses chouchous. Le très dévoué David était celui de papa Selznick qui le payait 750 dollars la semaine et avait une confiance aveugle en ses talents. « Montrez-le à mon fils, disait-il quand on lui présentait un film, si ça lui plaît, probable que ça rapporte de l'argent. » Il ne se vexait nullement des courriers très formels que son rejeton se permettait de lui adresser. Comme ce message récemment déposé sur son bureau :

Cher Monsieur, à l'avenir, je vous serais obligé de bien vouloir m'envoyer vos requêtes ou vos rapports par lettre. La plupart des messages téléphoniques que vous laissez à nos secrétaires ou à mon frère Myron me sont transmis avec un retard regrettable ou ne me sont pas transmis du tout. Votre très dévoué D.O.S.

Le soir, le cher monsieur venait s'asseoir sur le lit du fils adoré pour le prier de lui faire la lecture. L'infatigable David rechaussait ses lunettes de premier de la classe, ouvrait un livre de Dickens, de Shakespeare ou Tolstoï et bientôt Lewis J., les paupières mi-closes, laissait couler une larme. « De bien belles histoires, *Genius*. Un jour, il faudra que tu

en fasses de grands films » : telle était souvent sa conclusion à laquelle *Genius* acquiesçait en le rassurant d'un clin d'œil myope. Son frère Myron, de quatre ans plus âgé, n'avait pas droit aux mêmes égards dont il n'aurait d'ailleurs pas voulu. Également salarié de son père, ce cogneur au visage fermé ne se souciait guère de rédiger des rapports. Il faisait la tournée des petits studios où il était censé chaperonner des réalisateurs que la WFC produisait. Le plus souvent, il les terrorisait et leur conseillait de changer de métier.

Ce 6 avril 1917, en fin d'après-midi, le fils souriant fut confronté à un grave problème dont la solution prit à nouveau la forme d'un mémorandum adressé cette fois à la secrétaire de son père.

Chère Mademoiselle, j'arrive au bout de mes réserves de papeterie et je vous serais très reconnaissant de voir avec monsieur Lewis J. Selznick si je peux commander un stock de fournitures. J'espère qu'il n'est pas nécessaire de vous rappeler quel type de papier a ma préférence. D.O.S.

Rassuré, il regarda par la fenêtre. La nuit était déjà tombée.

Quelques instants plus tard, il avait bondi dans la rue pour y dépenser son énergie et l'argent qui encombrait ses poches. Ses pas le portèrent jusqu'à Times Square, le quartier des théâtres et des cinémas. À l'angle de l'avenue, il leva les yeux vers les lettres géantes qui défilaient au sommet d'un immeuble de bureau et qu'il contempla avec orgueil : *Selznick Pictures make happy hours*. De potentiels spectateurs déambulaient ici chaque soir par milliers et son père avait eu l'idée géniale de capter leur regard. Cinq

mots, tu as cinq mots, pas un de plus. C'est à lui que papa Selznick avait confié la mission de trouver la formule magique. David se rappela qu'il avait allumé une cigarette, s'était rincé l'œil sur une photo d'actrice, et qu'il avait répondu à la commande en sifflotant. *Selznick Pictures make happy hours*. Empli d'un sentiment de puissance que nul n'aurait soupçonné chez un si jeune homme, il interpréta comme un message prophétique cette phrase qui scintillait dans les ténèbres : il lui reviendrait en effet de donner du bonheur à des millions d'Américains en leur faisant miroiter les reflets étincelants d'un autre monde. Du haut de ses 15 ans, il n'en avait déjà pas le moindre doute.

*

Ce 6 avril 1917 serait plus tard à marquer d'une pierre blanche dans la vie de Vivien. Celle de ses débuts à l'âge de 4 ans.

— *Little Bo-Beep a perdu peut-être ses moutons, elle ne sait pas où sont passés ces malheureux, laisse-les tranquilles et sans doute ils reviendront en agitant leurs petites queues derrière eux.*

Depuis près d'une semaine, sa mère lui faisait répéter cette chanson. Le costume blanc de bergère qu'elle lui avait confectionné lui allait à ravir. Il ne manquait plus que le bâton et le bonnet, éventuellement un carquois rempli de flèches pour repousser le grand méchant loup. Quand on avait annoncé à Mrs Hartley que le Raj Bahan, la maison du gouverneur de Madras, accueillerait des numéros d'enfants, elle avait tout de suite pensé à sa fille. Le soir, elle la berçait avec des contes d'Andersen, des

récits de la Bible, et lui apprenait des chansons que Vivien retenait avec une facilité déconcertante.

— *Little Bo-Beep a perdu peut-être ses moutons, elle ne sait pas où sont passés ces malheureux, laisse-les tranquilles et sans doute ils reviendront, en agitant leurs petites queues derrière eux.*

— Cela suffit pour le moment.

— Je veux connaître la suite.

La petite bergère voulait briller à l'image de son papa, qui interprétait des pièces en amateur, remportant des succès sur les planches qu'il prolongeait parfois en coulisses.

— Est-ce qu'ils reviennent pour de bon ?

— Qui ça ?

— Ben, les moutons.

Mrs Hartley avait l'esprit ailleurs. Elle pensait à Bangalore où son mari, instructeur, encadrait les soldats de la cavalerie indienne. Dans ce monde en guerre depuis plus de trois ans, même le sud-ouest de l'Inde n'était pas épargné : chaque semaine, de braves Anglais partaient se faire tuer sur leurs chevaux dans les déserts de Perse ou d'Arabie. Mais Mrs Hartley songeait surtout à la distance qui séparait Bangalore d'Ootacamund, la ville des Ghâts occidentaux où elle résidait avec sa fille. L'air y était plus respirable et la vie presque aussi douce que dans une station des Alpes suisses. Mais son mari en était dangereusement éloigné. Et à Bangalore, les femmes s'ennuyaient, préférant à la lecture de la Bible la fréquentation d'un officier anglais à la peau bronzée qui savait dresser ses montures et endosser à la scène des rôles audacieux.

Si les peuples s'entretuaient, les enfants étaient encore là, Dieu soit loué, avec leur pureté et leur innocence. Lorsque la femme du gouverneur de Madras fit son entrée

dans la salle, une rumeur de froufrous l'accompagna jusqu'aux sièges pris d'assaut. Mrs Hartley s'était glissée au troisième rang, une bonne place, à côté de son mari revenu de Bangalore pour l'occasion. C'est devant, mon cher, qu'il faut regarder, lui glissa-t-elle alors qu'il tournait à nouveau la tête derrière lui. Devant, vers la scène où leur fille venait de faire ses premiers pas, accueillie par des murmures émerveillés par ces yeux vifs qui lançaient des éclairs, ce nez finement dessiné, cette bouche déjà gourmande, ces boucles qui tombaient dans un abandon charmant.

— Je ne vais pas chanter, je vais réciter Little Bo-Beep.

Mrs Hartley eut un coup au cœur. Vivien n'en faisait encore qu'à sa tête.

— *Little Bo-Beep a peut-être perdu ses moutons, elle ne sait pas où sont passés ces malheureux...*

La voix était ferme. Telle la vaillante bergère, Vivien s'était jetée tête la première, sans la moindre appréhension. Mrs Hartley lança un coup d'œil vers son mari. Il ne bougeait plus. Toute l'assistance semblait suspendue aux lèvres de la petite comédienne. Elle se mit à prier.

— ... *Little Bo-Beep s'est assoupie et rêve de ses moutons qui bêlent, oui on dirait bien qu'ils bêlent, mais quand elle regarda autour d'elle à son réveil, elle comprit qu'ils n'étaient toujours pas à l'abri...*

Mrs Hartley ne regretta pas d'avoir cédé à Vivien, qui avait insisté pour apprendre la comptine en entier. Par quel miracle sa fille était-elle déjà si belle ? L'ayah ne lui avait pas menti : pour assurer une parfaite harmonie au visage de l'enfant à naître, il fallait se recueillir devant les trois cimes du Kanchenjunga et s'imprégner de leur majesté. La veille de l'accouchement, elle était sortie sous la

véranda de leur maison de Darjeeling et, les mains posées sur son ventre arrondi, elle avait fixé les murailles blanches culminant à 8 500 mètres d'altitude.

— *Elle prit son petit bâton, résolue à les trouver, et les trouva en effet car ils avaient laissé leurs queues derrière eux qui pendaient à une seule et même branche à la queue leu leu mises à sécher...*

Mrs Hartley eut un doute. Était-ce vraiment une comptine pour enfants ? Dans la chambre de sa fille, les mots lui avaient semblé plus légers et anodins. Dans cette salle vaste comme un palais, chaque parole filait comme une flèche vers le public. Mais pour Vivien, les mots étaient de simples balles, elle s'amusait avec, en lançait une, puis une autre, et jamais elles ne tombaient.

— *Elle poussa un profond soupir...*

Un petit sifflement s'échappa de sa minuscule poitrine.

— *Décrocha les queues une à une.*

Elle se dressa sur la pointe des pieds pour se hisser jusqu'aux branches de l'arbre.

— *S'essuya les yeux...*

Sa main vint effleurer ses paupières.

— *Et s'élançant par-dessus les collines...*

Elle commença à arpenter les planches en allongeant le pas.

— *Jura sur son cœur endolori que chaque mouton avant la nuit aurait retrouvé sa queue.*

Le tonnerre d'applaudissements qui éclata la foudroya. Elle ne distinguait personne sinon sa mère qui se contorsionnait pour lui montrer qu'elle était là, qu'elle n'avait pas à s'inquiéter, que tout irait bien. Mais rien ne pouvait lui arriver, Vivien l'avait compris dès qu'elle avait posé le pied sur ces planches. Les mains poursuivaient leur

vacarme, assourdissantes, comme une vitre se brisant en mille morceaux.

— Encore ! Encore ! crut-elle entendre.

Avait-elle oublié une strophe ? Une dame vint l'embrasser, lui remettre un bouquet, puis l'entraîna derrière le rideau. C'était fini, déjà. Juste avant de disparaître, Vivien agita la main vers ses parents. Elle reviendrait, qu'ils se rassurent, elle leur raconterait à nouveau l'histoire de la bergère qui retrouve ses moutons.

*

Le *Denver Star* avait fait tout le battage nécessaire. La population noire de la ville allait avoir sa propre salle, le Five Points Theatre. Fini les églises où, après la messe, on enchaînait à la hâte quelques ballades ou saynètes qui décrivaient leurs souffrances. Fini les petits numéros carambolés dans les spectacles montés par des Blancs. Personne ne viendrait plus leur dire, toi, c'est bon, on te prend, mais toi, là-bas, tu peux rentrer à la maison. Ils seraient enfin les maîtres chez eux.

Le résultat d'un long combat acharné, écrivait le journaliste du *Denver Star*, qui donnait rendez-vous aux lecteurs le 6 avril 1917 à 20 heures. Au programme, chansons et poèmes, promesses de rires et de larmes. Pour attirer le public, il avait cité quelques noms, notamment celui de Hattie McDaniel. *On n'a pas oublié son chant final vibrant d'émotion l'an dernier, dans le rôle de la plantureuse et exubérante Spirella. « I'm going back, back, back to Memphis. »*

Le *Denver Star* avait été entendu. Le Five Points était plein à craquer, déjà ivre d'une bonne humeur contagieuse. Hattie ouvrit le bal. Une chevelure comme un cactus, des

mèches en jet d'eau, une robe couleur arc-en-ciel avec des culottes bouffantes blanches qui lui faisaient un parachute, des bracelets d'épis de maïs autour des chevilles, une paire d'yeux affolés et clignotants : le public reconnut son personnage fétiche de Mammy, la Noire balourde et ahurie, telle que les Blancs aimaient à se la représenter.

— *Wouahhh ! Je ne savais pas qu'il y avait autant de Noirs à Denver !*

Elle se cacha le visage dans ses mains.

— *Oouuhhh ! Au secours, réveillez-moi, allumez la lumière, c'est un cauchemar, au secours, il fait trop noir.*

Elle écarta ses doigts.

— *10... 20... 30... 100... 1 000... 10 000... Ce soir, c'est la fête pour nous. Et ma patronne qui ne voulait pas que je vienne avant d'avoir fini de repasser, de laver la vaisselle et de récurer le parquet... Oui, Madame, et après tout ça, je vais nettoyer le ciel pour qu'il soit tout propre, faut qu'il fasse beau puisque nous allons faire la fête...*

Elle écarquilla davantage les yeux et tira la langue.

— *Veux-tu te taire, Mammy, j'ai mal à la tête...*

Hattie tendit ses mains vers le public.

— *Madame, la vaisselle, regardez ! Regardez, Madame, le blanc s'en va et en dessous... il y a du noir.*

Elle fit le geste de brandir une fourchette et un couteau, puis se mit à jongler avec.

— *Veux-tu reposer cela ! Va acheter d'autres couverts, Mammy, des bien blancs... Oui, Madame, j'y cours...*

Elle remua sa lourde carcasse et se mit à déambuler sur la scène en faisant des cercles. Puis elle plongeait les mains dans les poches de sa robe et en extirpait des couteaux et des fourchettes. Ils étaient noirs, tout noirs, le manche, les lames, les dents. Elle les laissa tomber.

— *En attendant le début de la fête, je vais m'avalier un petit gueuleton...*

Hattie s'assit en tailleur avec une agilité surprenante et dégusta un casse-croûte sous les vivats de la foule qui n'avait cessé de rire. Son numéro était déjà fini. Elle allait ramasser son barda pour céder la place au suivant quand elle reconnut son père au premier rang. On l'avait placé là pour qu'il ait une chance de l'entendre. Lorsqu'elle vint l'embrasser, il lui tapota la joue et désigna le sandwich en levant le pouce. Elle lui rejouerait le sketch demain en hurlant à son oreille. Il prit un bout de pain et le fourra dans sa bouche. Il mâchait avec difficulté. La faute à un obus sudiste qui avait explosé cinquante ans auparavant, lors de la bataille de Nashville. Un éclat avait troué sa mâchoire, un autre, son tympan droit. Pendant plusieurs décennies, l'administration s'était refusée à reconnaître le lien entre l'obus et son incapacité à travailler. La guerre de papier avait duré bien plus longtemps que la guerre de Sécession. À chaque réponse négative, il repartait dans ses récits, comme pour convaincre un fonctionnaire invisible et Hattie l'écoutait patiemment, jusqu'au jour où il s'était vu enfin accorder la somme royale de six dollars par mois. Six dollars. Le prix d'une mâchoire et d'un tympan noirs dans l'Amérique libre.

En embrassant son père, Hattie laissa un peu de blanc sur son front. Il la retint par le bras, mais on poussait déjà un piano sur la scène. Plus tard, lui fit-elle comprendre, et elle éclata de rire, un rire qui se fraya un chemin à travers les tympanes de son père dont les yeux s'illuminèrent, remplis de fierté.

Plus tard, ce fut une heure après, quand Hattie refit son apparition dans une robe blanche toute simple, ornée d'une fleur jaune. Elle se recueillit un long moment.

— *Nous portons le masque qui grimace et qui ment.*

Un murmure parcourut le public qui venait de reconnaître un célèbre poème qui pouvait être récité sur tous les tons, espiègle, solennel, menaçant, colérique, tragique, prophétique. Ce soir, elle se contenta de le dire à plat.

— *Nous sourions, le cœur saignant et déchiré et quand nous parlons, c'est avec mille précautions et subtilités...*

Oh, qu'il était doux de pouvoir jeter le masque devant tous ces amis, songea-t-elle, de renoncer aux grimaces.

— *Pourquoi le monde se soucierait-il de compter chacune de nos larmes et de nos soupirs ? Non, qu'ils nous voient seulement quand nous portons le masque.*

Tous, ils étaient des comédiens, forcés à rire, même si les rires s'étranglaient dans la gorge.

— *Nous chantons, mais comme le sol est sale sous nos pieds et comme il est long le chemin.*

Long aussi était son chemin. Plus de six ans qu'elle chantait, dansait et faisait le clown à Denver. Le journaliste du *Denver Star* ne manquait jamais de saluer ses performances. Mais Denver, mon Dieu, ce n'était quand même que Denver.

— *Laissons le monde prétendre que nous ne souffrons pas quand nous portons le masque.*

I

UNE QUESTION DE DROITS

Les cornouillers

— Monsieur Latham, voudriez-vous admirer nos cornouillers ? Nous en avons de magnifiques, parmi les plus beaux du pays. Atlanta est très réputée pour ses cornouillers. Ce serait dommage de nous quitter sans avoir profité de ce spectacle, ne trouvez-vous pas ?

Harold Latham frota sa langue contre ses dents. Avait-il une tête à s'intéresser à des cornouillers ? Avait-il traversé la moitié des États-Unis pour s'émerveiller devant des arbres ?

— Je ne suis pas venu pour ça, aussi...

— Nous en avons des rouges, des jaunes, des orangés, reprit sa voisine de table. Ici, on taille même des flèches dans son bois très dur.

Vingt-quatre heures. Il ne passait que vingt-quatre heures dans cette foutue ville surchauffée et on lui agitait sous le nez des *cornouillers*. Il s'épongea le front en dévisageant la petite bonne femme qui lui faisait une proposition aussi indécente. Larges pommettes typiques du Sud, lèvres pinçées de bourgeoise, mais des yeux pleins de malice.

— Ce que j'aimerais surtout admirer, chère Madame, c'est votre texte.

Son interlocutrice haussa les épaules.

— Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ? Il n'y a rien à voir.

Latham renfonça son mouchoir dans sa poche et se racla la gorge :

— Vous y travaillez depuis des années, c'est bien ce que vous m'avez dit tout à l'heure. Il doit donc forcément traîner des pages avec des phrases, quelque chose qui se lit. Ou Mrs Cole m'aurait-elle raconté des mensonges ?

Pendant son séjour dans la branche d'Atlanta de la maison d'édition Macmillan, Lois Dwight Cole, la nouvelle assistante new-yorkaise de Latham, était devenue l'amie de Margaret Mitchell qui à l'instant précis faisait de la résistance. Lois n'avait encore rien lu, mais cette ancienne journaliste, elle en était convaincue, avait de l'or entre les mains. Comme Latham s'était permis d'en douter, elle avait insisté pour qu'il note son nom avant d'entamer son marathon éditorial. Chaque année, il prenait son bâton de pèlerin, car on ne pouvait pas sempiternellement rester le cul vissé sur sa chaise à Manhattan à espérer qu'un génie vous tombe du ciel. Ce matin devant leur bureau d'Atlanta, il avait cru voir une longue file de chômeurs. Une majorité de dames l'attendaient de pied ferme, plus ou moins jeunes, des sans âge, un bon paquet de moches, qui suintaient le désœuvrement plus que le chef-d'œuvre. Mais pas l'ombre d'une Mrs Mitchell qui avait fui la meute pour ne faire son apparition qu'au déjeuner organisé dans un grand restaurant de la ville.

— Mrs Cole vous a dit la vérité, mais il n'est pas question que vous y mettiez le nez. Je suis loin d'avoir fini, cet accident de voiture m'a fait perdre un temps précieux, mon dos me fait souffrir, écrire est un supplice.

LES CORNOUILLERS

Latham distinguait deux catégories d'auteurs. Les impatients, qui vendaient un manuscrit sans en avoir écrit la moindre ligne, et les réticents, qui trouvaient toujours un prétexte pour ne pas le lâcher. Mais lui avait la patience d'un chasseur.

— Je repasse dans huit jours à mon retour de Los Angeles. Si d'ici là...

L'essentiel était de se placer sans trop insister.

— Je suis certaine que vous allez trouver votre bonheur, fit son interlocutrice en désignant d'autres candidates qui avaient déjà confié leurs trésors.

Latham fit le geste de chasser une mouche.

— Tout ce que je vous demande, c'est de ne le faire lire à personne d'autre...

— Je doute que cela puisse intéresser quelqu'un.

— Laissez-moi en juger, répliqua Latham.

À la perspective de rater un grand livre, il devenait méchant. Les histoires du coin qu'elle lui avait distillées entre deux plats lui avaient ouvert l'appétit. À confirmer bien sûr à l'écrit.

— Chaque matin, je me lève en espérant qu'un manuscrit ne me fera pas regretter de m'être levé. C'est comme aux cartes. On les ramasse, le cœur battant.

L'haleine chargée qui accompagnait cette confiance fit reculer Margaret Mitchell :

— Je vous promets que vous serez le premier lecteur...

Latham vida son verre et hocha la tête :

— Bon, on va les voir, ces cornouillers ?

On était le 11 avril 1935 et les arbres d'Atlanta étaient déjà en pleine floraison.

Un océan de feuilles

Affalé sur le lit de sa chambre d'hôtel, Latham feuilletait mollement le journal. Demain l'attendait le premier train, celui de 6 h 38, qui l'emmènerait à Charleston, en Caroline du Sud, où d'autres auteurs viendraient se déles-ter d'autres paquets. Alors qu'il glissait vers le sommeil, on frappa à la porte de sa chambre. Il consulta sa montre.

— Monsieur Latham ?

Il reconnut la voix du boy et ouvrit, de mauvaise humeur :

— Quoi encore ?

— Une dame vous demande à la réception. Elle dit que c'est très urgent, c'est pourquoi je...

Latham fronça les sourcils.

— Quel genre de dame ?

Le jeune homme haussa les épaules et se lança dans de grands gestes.

— Soyez plus précis.

— Elle a laissé tomber un tas de grosses enveloppes que j'ai dû ramasser.

Des enveloppes ? Un nouveau manuscrit à coup sûr.

— Petite ? Grande ?

Le boy ferma les yeux.

— Petite. Très petite.

Latham songea à Margaret Mitchell. Non, c'était impossible. Il eut toutefois un léger doute.

— Je vous suis.

La première chose qu'il remarqua, ce fut ses cheveux qui flottaient dénoués sur ses épaules. Elle était sortie sans chapeau. Et ses bas pendaient sur ses chevilles. Elle ressemblait à ces gens pris dans l'incendie de leur maison qui n'ont pu emporter que le strict nécessaire. En l'occurrence plusieurs sacs empilés sur le canapé vert où elle était assise, le regard dans le vague. Mais dès qu'elle aperçut l'éditeur, elle se redressa.

— Vous allez dire que je ne sais pas ce que je veux et vous aurez raison. Mais j'ai bien réfléchi, j'accepte que vous y jetiez un œil. Seulement, ce n'est pas fini, c'est dans un affreux désordre et je vous souhaite bien du courage. Vite, prenez tout ça avant que je ne change d'avis.

La malicieuse, qui avait joué avec lui au chat et à la souris lors du déjeuner, était devenue une auteure aux abois, qui lui jetait à la figure des centaines de pages lui brûlant les doigts.

— Et bien sûr, reprit-elle, vous ne le montrez à personne. À personne, vous avez entendu ?

Latham le lui promit.

— Pourrais-je savoir pourquoi vous vous êtes ravisée ? Margaret haussa les épaules.

— J'ai dû oublier quelques chapitres, lui répondit-elle seulement.

Latham se frotta la joue. Il était partagé entre la satisfaction d'avoir arraché le manuscrit et la nécessité désormais de plonger dans cet océan de feuilles venu s'échouer

à ses pieds. L'excitation prit le dessus et Mrs Mitchell fut assurée de recevoir des nouvelles dans les meilleurs délais.

— À personne, vous entendez, pas même à votre collaboratrice Lois, ajouta-t-elle avant de quitter à regret la réception.

Latham, qui redoutait une nouvelle volte-face, fit signe au boy :

— Montez-moi ça tout de suite. Et trouvez-moi une valise, le plus grand modèle.

Lorsque le tas fut déménagé dans sa chambre, il commença à tourner autour. L'enveloppe au sommet marquée du chiffre 1 semblait lui faire de l'œil. Il la renifla avant de s'en emparer avec précaution. Il avait peur d'être déçu. Mais il se retrouva aussitôt transporté sur le perron d'une villa géorgienne, où, par un radieux après-midi d'avril 1861, une jeune fille nommée Scarlett batifolait avec deux prétendants qui brûlaient de partir à la guerre.

Latham retourna s'allonger sur son lit. Deux heures plus tard, il était venu à bout du contenu de la première enveloppe et il commença à rédiger une lettre à l'attention de Mrs Cole. *Le Yankee est entré dans Atlanta et il a remporté à nouveau la bataille.* Puis il évoqua une prise de guerre qu'il compara à une montagne dont il lui restait à gravir la cime. Contrairement à sa promesse, il avait décidé d'expédier le tout à New York pour le donner à lire à Mrs Cole.

Elle s'appelle Scarlett. Un sacré bout de femme. Elle n'a que 16 ans et pourtant, le feu, le vent, le drame, elle est déjà tout à la fois. Elle se jette à la figure d'un homme raisonnable qui dit l'aimer mais ne pas pouvoir l'épouser. Le cœur, en avant toute. Je vous cite un

UN OCÉAN DE FEUILLES

passage : « Vous aimez mieux vivre avec cette petite imbécile qui n'ouvre la bouche que pour dire oui ou non, vous aimez mieux élever une nichée de mauviettes comme elle. » Je tombais de sommeil, sa virulence m'a réveillé. Votre amie a le sens des situations. Cette scène de déclaration est surprise par un homme qui somnole, dissimulé sur un canapé. Après le départ du bel indifférent qu'elle a giflé, la colère lui fait envoyer valser un vase. L'indiscret se manifeste et se moque d'elle. La voilà morte de honte, elle voudrait tuer ce mufler qui tente de profiter de la situation. Que de sincérité et pourtant, elle ment aussi comme elle respire. Je vous laisse approfondir, pas le temps d'en juger, je reprends la route...

Auparavant, il essaya de dormir. Mais comment faire maintenant que ces monticules de papier avaient envahi sa chambre, un univers grouillant de vie ? Il se retourna pour les observer dans la pénombre. On venait de lui confier la garde d'un trésor. Et il craignait déjà qu'on vienne le lui voler.

Le manuscrit du Vieux Sud

Près de deux mois furent nécessaires à Lois Cole pour parvenir au sommet de la montagne. Il lui avait d'abord fallu comprendre dans quel ordre lire les liasses de feuilles dont certaines n'avaient pas été numérotées. De guerre lasse, elle avait parfois été tentée d'appeler au secours Margaret Mitchell, n'y renonçant que par crainte de s'attirer les foudres de son patron, Harold Latham.

Mais sa patience avait fini par payer. Elle avait réussi à se frayer un chemin dans cette jungle de personnages que dominait Scarlett, flanquée de ses trois maris. Charles Hamilton, un niais rougissant comme une tomate, épousé par dépit, tué lors de la guerre de Sécession et oublié du jour au lendemain. Frank Kennedy, volé à sa jeune sœur, abattu lors d'un règlement de comptes et oublié tout aussi vite. Et enfin, Rhett Butler, l'autre protagoniste, qui avait le chic pour la percer à jour et que pour cela elle haïssait.

Dans son rapport de lecture, Lois décrivit Scarlett et Rhett comme des non-conformistes plongés dans un monde de conventions. Il était aussi peu gentleman qu'elle était peu femme du monde, ce dont elle ne voulait jamais convenir. Un vrai petit diable, attachant et bourré de